LE MIOCHE

PAR Robert Lhuyze

d'après un scénario de Jean Guitton

ROMAN CINÉMA INÉDIT

16

Remuant doucement la queue, il s'approcha de l'échelle, vint sentir le bébé et dès que Prosper eut mis pied à terre, la bonne grosse bête se dressant sur ses pattes de derrière, vint lécher les mains de Pierrot qui, nullement effrayé, se mit à rire, agita ses petites menottes.

— Voilà la paix est faite...

Et moi, je fais la pige à Roméo pour descendre du balcon...

Au revoir, mon bon toutou, garde bien la maison... et je te promets de te faire obtenir la médaille des vieux serviteurs.

Le chien s'assit, regarda tranquillement s'éloigner les nocturnes visiteurs, puis reprit sa ronde le long des murs du parc.

A pas feutrés, l'œil aux aguets, serrant son précieux fardeau contre sa poitrine, Prosper arriva devant le pavillon,

— C'est pour ton frère que tu fais ça ?

— Mais non, dit l'espiègle Simone, Odette travaille pour Monsieur Prosper.

Valentine, vexée des éclats de rire qui suivirent cette réponse, se replongea dans la lecture de Paul et Virginie, cependant que Simone traversait le dortoir, allait à la dernière fenêtre inoccupée pour respirer l'air frais de la nuit.

— Oh ! fit elle... ça c'est incroyable !

— Quoi donc ? demanda Geneviève qui allongée, les bras sous la tête, ruminait quelque moyen pour tirer une vengeance du professeur qui l'avait renvoyée de la classe.

— Viens voir Geneviève... C'est Prosper.

Il se mit à danser devant le petit un fandango endiablé.

l'ouvrit sans bruit et la porte refermée, s'abandonna à sa joie.

— Ça y est, mon petit... Tu es dans la place... La victoire est à nous.

Chantonnant, il gagna le premier, traversa le grand salon qui précédait sa chambre, tourna le bouton électrique et déposa l'enfant sur son lit.

— Maintenant Monsieur, vu l'heure avancée, il convient de borner là, pour ce soir, notre palpitante conversation.

Voyons si le grand tiroir de cette commode pourrait faire office de moïse.

Zut... trop bas de plafond... Quoi, qu'est-ce que tu veux ? Ton lolo ?

Prosper présenta la bouteille de lait à Pierrot qui la repoussa avec mépris. Divers hochets offerts à l'enfant furent par lui jetés sur le lit avec une sorte de rage.

— Oh ! fit Prosper navré, tu es capricieux comme une jolie femme.

Pierrot se mit à pleurer.

— He là ! He là ! pas de scène, supplia Prosper... Je sais bien qu'à une telle distance on ne peut rien entendre du château, mais crois-moi, il est prudent de ne pas s'abandonner à des manifestations aussi bruyantes. Compris ?

Les pleurs se transformèrent en cris de rage.

Epouvanté, Prosper reprit ses adjurations entremêlées d'appels à la raison, et au cœur de ce jeune energumène.

Rien n'y faisait.

Prosper eut alors une idée — qu'il qualifia ensuite de génialé.

Arrachant la couverture du lit sur laquelle gigotait Pierrot, il se drapa dans la couverture, arracha deux tambourins qui pendaient aux murs et allègrement il se mit à danser devant le petit un fandango endiable qui ressemblait parfois à un boléro — le tout était accompagné d'une melopée originale et de chants sioux.

A la vue de ce spectacle fort étrange pour lui, Pierrot cessa de pleurer.

Au fur et à mesure que danses et chants se faisaient plus fantaisistes, à l'étonnement succéda le fou rire.

Bientôt, Pierrot emporté par une folle gaieté se renversa sur le dos, prit ses petits pieds dans ses menottes et riant à gorge déployée, essaya de répéter les chants harmonieux de son protecteur.

Hélas ! le danseur au cœur si paternel ne se doutait pas que d'autres yeux — malveillants ceux-là — assistaient de loin à ses incompréhensibles ébats chorégraphiques.

Par une vaste trouée à travers les arbres on pouvait du château transformé en pensionnat, voir à l'une des fenêtres du dortoir de ces demoiselles, la fenêtre de la chambre du professeur.

C'est par cette trouée, que tous les soirs, le dortoir voyait se mouvoir confusément la silhouette de Prosper, ou la lumière s'allumer ou s'éteindre et échangeait à son sujet des propos sarcastiques.

Ce soir-là, nullement pressées de dormir, les pensionnaires, la plupart en longues chemises de nuit, se livraient les unes à de cordiales discussions assises sur le lit de camarades déjà couchées, les autres lisant, d'autres rêvant, fenêtres ouvertes au clair de lune.

Valentine plongée dans la lecture de Paul et Virginie s'interrompit soudain pour essuyer ses yeux.

— Ce que c'est beau cette histoire ! Ah ! j'aurais voulu être Virginie ! quand j'aurai fini, Paulette, je te prêterai ce livre.

— Oh ! dit la nommée Paulette, la bouche pleine de bonbons, très peu pour moi. J'aime que les romans policiers.

Vexée, Valentine s'adressa à Odette qui dans son lit tricotait un pull-over.

— Eh bien ? si tu crois qu'il m'intéresse.

— Viens donc voir... C'est trop rigolo

Geneviève, sans se presser, s'approcha de Simone.

— Oh ! par exemple ! dit-elle à son tour.

— Quoi donc ? demanderent quelques voix curieuses.

— Venez... venez toutes ! dit Geneviève.

Intriguées, la plupart des jeunes filles vinrent à la fenêtre et après un oh ! de stupeur, ce fut un rire général.

A travers les rideaux mal tirés, de la fenêtre du pavillon, on voyait un homme revêtu grotesquement d'une couverture, danser éperdument en agitant deux tambourins.

Et puis ce fut le bouquet.

A ce travestissement Prosper ajouta un coussin sur la tête et se mit à tourner sur lui-même en brandissant ses tambourins, comme un derviche tourneur.

— Mais il est devenu fou ! s'écria Geneviève.

— Mais non, dit Simone entre deux éclats de rire, il reproduit les divertissements de la guerre de Troie.

— Je suis sûre que demain il fera son cours sur la danse à travers les âges.

— Il est dingo !

— Oh ! qu'il est drôle... oh ! que je m'amuse.

— Laisse-moi voir Odette.

— Moi aussi.

A présent, elles étaient toutes devant la fenêtre.

Celles qui ne pouvaient pas voir bousculaient les premières occupantes, les autres se juchaient sur les lits ou sautaient à califourchon sur leurs compagnes.

Mêlées, rires, cris, rien ne manquait.

Puis brusquement le spectacle cessa.

Prosper ôta son coussin, se débarrassa de ses tambourins et de sa couverture.

On le vit s'éponger le front, disparaître.

Pierrot devait s'être endormi.

La nuit se fit soudain dans le pavillon.

CHAPITRE XIII

LE MIOCHE FAIT DES SIENNES

Dans la classe ensoleillée, attendant l'heure du cours, les jeunes filles discutaient encore les bizarres événements de la veille et se demandaient pourquoi leur professeur avait tant de sympathie pour les danses espagnoles.

Geneviève, dans un groupe, déclarait que Monsieur Prosper étant atteint d'aliénation mentale subite, il convenait d'en aviser au plus tôt la directrice.

Valentine objecta :

— Chez lui il a le droit de se distraire comme il veut.

« Ah ! si ça le prenait pendant le cours..

— Mince de rigolade alors ! fit Odette s'esclaffant à cette pensée.

— Oui, eh bien ! moi je l'aurai à l'œil ! déclara Geneviève. Nos parents paient pour que nous ayons des professeurs et non pas des danseurs pour faire les cours.

— A moins, dit Paulette que ce ne soit un cours de danse ! Oh ! regardez donc le dessin de Simone.

— Chic ! hurla Lisette... Ce qu'elle a bien pigé la ressemblance.

Sous la craie, maniée d'une façon experte et humoristique par Simone, se complétait sur le tableau noir un dessin représentant Prosper, dansant, le coussin sur la tête et agitant ses tambourins comme des castagnettes.

— Bravo ! s'écrièrent les écolières.

— Attention ! lança Lisette, le voilà qui vient.

(A suivre).

« LE PORTUGAL VEUT SAUVEGARDER SON INDÉPENDANCE »

a déclaré M. Salazar, président de la République

Lisbonne, 1er. — M. Salazar a prononcé, cette nuit, un important discours à l'occasion d'une manifestation d'Union Nationale.

Les membres des organisations patriotiques, corporatives et sportives s'étaient massés dans le parc Edouard VII et portant plusieurs milliers de torches, avaient descendu l'avenue de la Liberté et passé devant le Monument aux Morts pour défiler ensuite sur le Terreiro Paco, la grande place carrée, bordée des ministères dont les édifices étaient illuminés et éclairée par les feux dorés, verts et violets des projecteurs contre-torpilleurs et avisos ancrés sur le Tage.

Cinquante mille personnes étaient massées sur la place quand parut à une fenêtre du Ministère des Finances, M. Nobre Guedes, président de l'Union Nationale, qui remercia le peuple de Lisbonne d'être accouru à l'invitation lancée par son organisation. M. Afonso Santos, chef du Cabinet du ministre des Affaires étrangères, lut ensuite une allocution de M. Armindo Monteiro, ministre des Affaires étrangères, souffrant depuis quelques jours.

Puis M. Salazar prit la parole. Il interpreta la manifestation d'union comme la confirmation réconfortante de la conscience nationale réveillée « apte à comprendre et à suivre de nouvelles directions ».

« Les dernières campagnes diplomatiques, dit-il, se sont terminées victorieusement. Nous devons nous en réjouir, mais sur mon âme insatisfaite plane encore un petit nuage, car si par ces succès on peut mesurer l'excellence de nos principes, on peut aussi malheureusement mesurer à travers sa prétendue nouveauté, la décadence de la morale européenne, décadence contre laquelle on réagit en certains points, mais encore craintivement.

« Indépendance ne signifie pas isolement ou hostilité »

» Indépendance ne signifie pas isolement ou hostilité. Sur la table des conférences nous avons déposé clairement les données de notre expérience.

» Nous avons exposé les raisons que nous avions de maintenir toujours plus fermement nos amitiés anciennes, nous avons acquis de nouvelles sympathies et le respect de tous. Les principes politiques moraux auxquels nous sommes attachés se distinguent une fois pour toutes des formules vides et hypocrites qui menacent de convertir la vie internationale en un pharisaïsme intolérable, une savante mais inutile procédure ne pouvant même plus sauver les apparences. »

Se tournant vers l'Espagne, M. Salazar déclara ensuite :

« Le Portugal compatit à ses souffrances actuelles. J'avoue que le dernier acte de notre politique extérieure auquel nous avons été contraints m'a beaucoup coûté : l'Espagne et nous sommes deux frères. D'autant plus amis que nous sommes indépendants et jaloux de notre autonomie. Mais au-delà du point extrême où nous étions arrivés, la prudence serait devenue lâcheté et une tolérance plus grande aurait constitué un manque de dignité.

» Justice nous a été rendue, et nous nous en réjouissons, par tous les Etats, sauf la Russie, et spécialement par le gouvernement anglais de la plus haute tribune de son pays. Nous n'avons jamais trahi nos intérêts, ni les intérêts de notre alliance, ni les intérêts de la civilisation qu'il nous incombe de défendre.

« Nous continuerons à nous défendre »

» Seuls nos accusateurs — grave ironie des choses — n'ont pu se justifier. Ils ont déclaré qu'ils ne voulaient pas établir le communisme dans la péninsule, mais maintenir la démocratie, déclaration compromettante, parfaite négation de faits bien établis, déclaration qui, bien que la crédulité des hommes soit infinie, trouvera difficilement pour la croire un puritain des immortels principes. Pour notre part, tout au moins, nous ne sommes pas convaincus. Nous continuerons donc à nous défendre. Cette œuvre de défense de l'indépendance nationale et de la civilisation que nous avons aidé à créer et à répandre dans le monde, nous la terminerons malgré l'aveuglement, l'égoïsme, l'inadaptation des mauvais Portugais, s'il y en a. Pouvons-nous compter pour cela sur votre dévouement ?

— Oui ! répondit la foule.

— Sur votre sacrifice ?

— Oui !

— Sur votre vie ?

— Oui ! s'écrie encore la foule.

Et M. Salazar conclut : « En avant ! » salué par des ovations interminables.

EXPLOIT FÉROCE DE MALFAITEURS

Paris, 1er. — Ce matin, à 7 h. 30, M. Jean Delisse, âgé de 53 ans, demeurant 4, cité Lesage-Ballourde, gardien de chantier au pont de Bercy, a été assailli par trois individus. Aux cris de M. Delisse, les malfaiteurs se sont enfuis en renversant un brasero auprès duquel était assis M. Delisse. Ce dernier, brûlé par des morceaux de coke incandescents, a dû être admis à l'hôpital de la Pitié, où son état paraît assez grave. Le commissaire de police de Maisons-Blanche a ouvert une enquête.

LE FEU A DÉTRUIT L'OPÉRA DE DUDLEY

Londres, 1er. — L'opéra du Dudley (Worcestershire) a été entièrement détruit par un incendie aujourd'hui.

ECHOS et CARNET

CALENDRIER. — Lundi 2 novembre 1936. — Soleil : lever, 6 h. 40 ; coucher, 16 h. 21 ; Lune : lever, 19 h. 7 ; coucher, 10 h. 30.

Aujourd'hui : Jour des Morts. — Demain : Saint-Hubert.

MÉTÉOROLOGIE. — Station de Lille. — Observations faites le 1er novembre 1936, à 9 h. 45 : Baromètre : 766 mm. ; Hausse depuis la veille à 18 h. : 5 mm. 2 ; Thermomètre : Frondé, 9.4 ; Minima, 7.8 ; Maxima de la veille, 15.0 ; Etat hygrométrique, 71 ; Hauteur d'eau tombée depuis la veille à 8 h. 30 : 14 mm. 5 ; Direction du vent : Nord ; Force : modérée ; Direction des nuages : Nord ; Etat du ciel : Peu nuageux à nuageux.

LA PETITE-ENTENTE RESTE FIDÈLE AUX ENGAGEMENTS PRIS ENVERS LA FRANCE

Tel est le sens des déclarations faites par M. Krofta, ministre des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie

Bucarest, 1er. — M. Krofta, ministre des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie, a précisé comme suit le sens et le résultat des conversations politiques de Prague, dans une interview accordée à l'envoyé spécial de « Pimineata » :

« 1° La fidélité aux engagements pris envers la France reste l'axe de la politique extérieure des trois pays de la Petite Entente ;

» 2° Rien n'est changé en ce qui concerne les rapports avec l'Union Soviétique. Les facteurs autorisés roumains sont d'avis que le pacte d'assistance tchéco-soviétique ne peut qu'être profitable à la Roumanie. Le gouvernement de Moscou ne pourra jamais adopter une attitude menaçante envers un pays si étroitement allié avec nous. Ce fait constitue une garantie plus précieuse qu'aucun traité formel.

» Le roi Carol et M. Antonescco ont admis entièrement ce point de vue. C'est pourquoi, avec le plein assentiment de ses alliés de la Petite-Entente, la Tchécoslovaquie continuera sa politique qu'elle a menée jusqu'ici à l'égard de l'Union Soviétique ;

» 3° De son côté, la Tchécoslovaquie se réjouit de l'amélioration intervenue dans les rapports roumano-polonais et nourrit l'espoir que le Gouvernement de Bucarest pourra, à propos de la Pologne, nous rendre indirectement un service analogue à celui que nous rendons à la Roumanie dans la question des rapports avec la Russie ;

» 4° L'accord le plus complet a été réalisé également en ce qui concerne nos rapports avec l'Allemagne. En tant que voisine du Reich, la Tchécoslovaquie attend les propositions de cette puissance avec laquelle elle est prête à négocier, en tenant, bien entendu, ses alliés au courant. »

M. Krofta a déclaré, en outre, que dans le domaine militaire également, la Petite Entente tient à préciser formellement les obligations qui découlent pour elle du Pacte de la Société des Nations.

L'AFFAIRE DE LA NOYÉE DE BOURGES

Le mari de la victime se défend de l'avoir jetée à l'eau

Bourges, 1er. — Après quarante-huit heures d'investigations pour déterminer les causes de la mort de Mme Jeanne Perruche, il est acquis que le cadavre retiré de la rivière l'Yèvre, est bien celui de Mme Perruche. Cependant, sa fille n'a pu reconnaître le corps en raison de l'état de décomposition. De plus, la presque totalité de la tête a été rongée par des rats. Par contre, Augustin Perruche l'a formellement reconnu.

L'autopsie du cadavre a été pratiquée par le docteur Jacques, médecin légiste. Le médecin a pu établir que le corps ne portait pas de traces de strangulation ni d'autres violences et que la mort était due à la seule immersion.

L'hypothèse maintenant retenue est donc qu'au cours d'une promenade sur la berge de la rivière, Perruche a projeté sa femme dans le lit du cour d'eau.

Au cours d'un long entretien, le juge d'instruction a tenté d'obtenir des explications de Perruche. Celui-ci a persisté à déclarer que sa femme s'était volontairement noyée sous ses yeux, mais il a reconnu qu'il n'avait rien tenté pour la sauver et qu'il n'avait pas déclaré le décès.

UN PLANEUR DE SAINT-CYR S'EST ÉCRASÉ AU SOL

Saint-Cyr, 1er. — Aujourd'hui vers 17 heures, un planeur appartenant au groupe de l'air de Saint-Cyr piloté par M. Schwartz, a accroché un arbre en atterrissant et s'est écrasé au sol. Le pilote grièvement blessé a été transporté à l'Hôpital de Versailles.

M. DE CHAMBRUN EST DE RETOUR A PARIS

Paris, 1er. — M. de Chambrun, ancien ambassadeur de France en Italie, venant de Rome, est arrivé à Paris, ce matin.

Loterie des RÉGIONS LIBÉRÉES
17 Novembre
TIRAGE de la 8e SÉRIE
ARRAS
9000

JIM MOLLISON va s'attaquer au record Londres-Le Cap

Son départ était attendu dès hier soir

Londres, 1er. — Le fameux avion « Bellanca », à bord duquel Jim Mollison vient d'établir un nouveau record transatlantique, a été officiellement baptisé, hier. On sait que l'aviateur l'avait lui-même nommé « Miss-Dorothy », en l'honneur d'une actrice anglaise, miss Dorothy Ward.

Celle-ci, qui joue en ce moment dans un théâtre d'Edimbourg, prit la nuit dernière, dès la représentation, le premier train pour Londres et, dans la matinée, elle se trouvait à Croydon, en compagnie de Mollison. Voici le hangar et, dans un coin, presque caché par une douzaine d'avions commerciaux, la glorieuse machine sur laquelle miss Dorothy Ward va, de sa main, écrire son nom, mais le crayon s'émousse un peu.

— Recommencez ! dit Mollison, et l'actrice s'exécuta en souriant.

Ils sont ravis l'un et l'autre et se le disent. La cérémonie du baptême est terminée.

Mollison avait songé à ramener miss Ward à Edimbourg par la voie des airs avec le « Miss-Dorothy », mais il avait compté sans l'inclémence du ciel. En raison du mauvais temps, les autorités de Croydon ont interdit le départ de tout avion non muni d'un équipement de T. S. F., ce qui est le cas du « Miss-Dorothy ». A midi, ils sont donc partis tous les deux pour Edimbourg par un taxi aérien que pilotait le capitaine Bebb et miss Ward est arrivée à temps pour jouer son rôle cet après-midi en matinée.

Mollison est rentré aujourd'hui d'Edimbourg par la voie des airs afin de procéder aux derniers préparatifs de départ pour l'Afrique du Sud. Il a révélé hier qu'il avait reçu cinq cents demandes de jeunes aviateurs anglais et continentaux qui s'offrent à l'accompagner comme copilote dans le raid Londres-Le Cap. Il choisira un aviateur britannique et de préférence un Sud-Africain. Si les conditions atmosphériques le permettent, dit un message d'Edimbourg, il prendra les airs ce soir. Il ajoute qu'il compte ne faire que deux escales et accomplir le vol en quarante heures.

LE CONGRÈS NATIONAL de la Jeune-République

Il s'est ouvert hier matin à Lyon

Lyon, 1er. — Le congrès national du parti de la Jeune République a tenu, ce matin, sa séance d'ouverture à la salle Thomassin, sous la présidence de M. Tricard Gravero, ancien ministre, ancien membre de la commission des affaires étrangères. De nombreux délégués assistaient à cette séance. Parmi les personnalités présentes on remarquait notamment MM. Leroy, député de Mirecourt ; Paul Boulet, député-maire de Montpellier ; Serre, député de Briey, etc.

M. Hoog, secrétaire général du parti, a tout d'abord donné lecture de son rapport. Puis, il a rappelé les quatre conditions définies par le congrès national de Montrouge, pour le maintien de son adhésion au rassemblement populaire. Ces conditions sont :

1° Respect absolu des forces morales et spirituelles ;

2° Elaboration d'un plan de réformes assez vigoureuses pour placer les puissances d'argent sous la loi de l'intérêt général et lutter efficacement contre la crise économique et le chômage.

3° Décision d'entreprendre énergiquement, dès la prise du pouvoir, la réalisation de ce plan et la libération de l'Etat, qui ne pourront être efficacement poursuivies que si les masses sont appelées à s'imposer les disciplines exigées par la gravité de la lutte contre les puissances d'argent.

4° Mise en œuvre d'une politique internationale de large collaboration, qui n'exclut, à priori, aucun peuple en raison de son régime politique intérieur, mais qui ne pratique non plus avec aucun une étroite politique d'alliance militaire et qui poursuive la recherche d'une limitation, puis, d'une réduction substantielle de tous les armements.

La politique du Gouvernement

M. Hoog a déclaré notamment que le congrès est heureux de constater que le programme préélectoral du rassemblement populaire et la déclaration ministérielle du cabinet Blum n'ont été, sur aucun point, en contradiction avec ces quatre points.

Parlant du mouvement de grèves déclenché au lendemain des élections générales, le rapporteur a souligné que le mouvement de réformes indispensables ne pourra aboutir que dans la légalité et la répudiation de tout démagogie et de toute violence, et qu'une politique vigoureuse de réformes sociales exige la reprise des affaires.

Or, celle-ci réclame tout à la fois que les salaires de la classe ouvrière constituent la juste rémunération de son travail ; que l'ordre et la discipline sociale nécessaires à l'activité économique, ne soient pas sans cesse troublés ; que l'arbitrage obligatoire des conflits du travail fasse cesser l'agitation et l'occupation arbitraire des usines et, qu'en attendant la représentation professionnelle et proportionnelle légale, le mouvement syndical, dans l'intérêt de la classe ouvrière, fasse un effort loyal et sincère pour composer sa représentation dans les commissions paritaires.

Après le rapport de M. Hoog, des interventions ont été faites notamment par M. Moreau (Nord).

RHUM St-JAMES
Pris après le repas
facilitant STOMACHIQUE DIGESTIF STIMULANT
"St-James, ce prestigieux pays des Antilles est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde".
9403

LA TOUSSAINT, Fête du Souvenir

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

Celui du cimetière du Sud

Le cortège lentement emprunta l'itinéraire prévu. Il déroula son long ruban avec, en tête, la Musique Municipale.

Venaient ensuite les gerbes et couronnes de la Ville de Lille, de la Préfecture et du 1er Corps d'Armée.

Parmi les personnalités nous avons remarqué MM. Carles, Préfet du Nord ; Favières, adjoint au maire représentant M. Roger Salengro, député-maire de Lille ; Coolen et Ragheboom, adjoints ; Leroy, conseillers général ; Martin, conseiller d'arrondissement ; Bauche, Treels, Vandenberghe, Claes, Corbu, Dhoosche, conseillers municipaux ; le Commandant Peyrières, représentant M. le général commandant la 1re Région ; Mgr Régent, Victor Degouy, Verhaghe, etc... et de délégations des différents régiments en garnison à Lille, d'Anciens Combattants et d'Anciens militaires.

Devant le Monument aux Morts M. Favières prononça un discours et devant le Monument du Souvenir Français M. le docteur Verhaghe prononça une allocution pour rendre hommage à ceux qui ont fait le sacrifice de leur vie pour la Patrie.

Le cortège avait auparavant salué les tombes de MM. Delory, Corsin, Delsalle, Docteur Verhaghe, etc...

Notons en terminant que, à Lille, la journée fut favorisée par un temps magnifique, doux à souhait, et propice à la promenade. Aussi, des foules difficilement évaluables pour le nombre, affluèrent-elles en masses compactes vers les deux nécropoles de la grande cité du Nord.

Le soir, vers 16 h., les deux cimetières présentaient l'aspect d'immenses jardins fleuris de chrysanthèmes.

A TOURCOING

Il est d'usage à Tourcoing de diviser en deux toute grande cérémonie : un dimanche pour Tourcoing-Centre et Nord-Est, une fois pour Tourcoing-Blanc-Seau.

Le centre avant eu son cortège dimanche dernier, c'était hier le tour du Blanc-Seau d'avoir le sien.

Conduit par les représentants du quartier à l'assemblée municipale un important cortège se forma boulevard Descat, à l'angle de la rue de Mouvaux à 10 h. 50. Le départ fut donné à 11 h., par la Clique scolaire qui marchait en tête, suivie de l'Harmonie des Amicales laïques, des Fifres scolaires, l'Harmonie du Blanc-Seau, puis un groupe porteur de magnifiques couronnes, suivi immédiatement des membres de l'administration communale, des autorités et des porte-drapeaux des sociétés.

En arrière, venaient l'U. N. C. Blanc-Seau, la Fédération Nationale des Combattants Républicains (F.N.C.R.), l'école de filles de la rue des Villas et celle de garçons de la rue Lhomond, les Associations Amicales de ces écoles, la société sportive Jeunesse du Blanc-Seau (conduite par M. E. Thieffry), le Cercle Orphéonique Amitié, l'Orphéon Muse des Travailleurs, les sociétés non-subventionnées, etc.

La cérémonie au cimetière du Blanc-Seau, au Monument aux Morts de ce Quartier, fut brève et émouvante, comme chaque année.

Après la cérémonie au Monument aux Morts du cimetière du Blanc-Seau, le cortège se reforma et, en empruntant les rues du Blanc-Seau et de Mouvaux, gagna le Square général Leman, où se fit la dislocation dans le plus grand ordre.

Ensuite M. le Maire de Tourcoing se rendit au Groupe municipal, rue de Mouvaux, où il reçut les autorités commissions et porte-enseignes des sociétés présentes au défilé.

A VALENCIENNES

Le temps, après la journée pluvieuse de samedi, s'est remis au beau et la cérémonie d'hier s'est déroulée sans pluie. Le matin, les divers offices célébrés dans les églises furent suivis par une foule considérable. A 11 h. 15, l'imposant cortège dont nous donnons d'autre part la nomenclature se mit en marche et arriva à 11 h. 30 au monument aux morts.

Il était composé de toutes les sociétés locales avec leurs drapeaux et des autorités civiles et militaires.

Les drapeaux encadrèrent le monument aux morts, garni de nombreuses gerbes de fleurs et de jolis chrysanthèmes dont le soin avait été confié à M. Dufour, le distingué chef-jardinier de la ville.

MM. Payen, rédacteur principal à la sous-préfecture ; Millot, maire, ancien ministre, déposèrent au nom de M. Goubert, sous-préfet, retenu par les nécessités de son service, et en celui de la ville de Valenciennes, deux superbes gerbes de fleurs sur le socle du monument.

Ce geste fut ensuite suivi par le dépôt de multiples bouquets et gerbes offerts par les enfants des écoles et les divers groupements. Pendant cette émouvante cérémonie, la Musique municipale exécuta les hymnes nationaux alliés et plusieurs marches funèbres.

A 11 h. 45, la foule se retirait. MM. Millot, maire ; Payen et leur suite se rendirent ensuite au cimetière Saint-Roch, où ils déposèrent des fleurs au monument de 1870-71 et sur les tombes des soldats de l'armée britannique, de l'armée russe et des évacués.

Durant toute la journée, une foule nombreuse se rendit aux cimetières Saint-Roch Saint-Jean.

Les tombes étaient abondamment fleuries et la propreté des deux cimetières fut très remarquée.

D'autre part, la Compagnie du chemin de fer du Nord a honoré également les cheminots appartenant à l'inspection de Valenciennes morts pendant la guerre de 1914-1918. Devant le haut personnel de la Compagnie appartenant aux services de l'exploitation, de la traction, du dépôt, des services électriques, de la délégation des cheminots A. C., des fleurs furent déposées devant la plaque apposée dans la salle des pas-perdus.

A DOUAI

Continuant la tradition les Douaisiens ont rendu un pieux hommage à leurs défunts. Le temps s'étant montré particulièrement clement de nombreux visiteurs se rendirent au cimetière aménagé et fleuri. Un important cortège auquel participèrent les sociétés locales et les troupes de la garnison se rendit à la nécropole où des fleurs furent déposées. On notait la présence de nombreuses personnalités. M. Proust, maire, et ses adjoints ; MM. De Rotours, sénateur ; Goniaux et Le Glay, conseillers généraux ; le représentant du sous-Préfet ; Hénin, Consul de Belgique ; Colonels de Feligonde, commandant l'artillerie du premier corps ; Eudes du 15e R. A. C.; Traucart, commandant le parc d'artillerie ; les magistrats de la Cour d'Appel, etc...

Une délégation du Britisch Club accompagnée de différentes personnalités se rendit au cimetière anglais de Cuincy, tandis qu'une autre délégation avec les membres du Comité de l'Aero Club alla s'incliner à La Brayelle devant le monument élevé à la mémoire des aviateurs morts en plein vol.

A CAMBRAI

Comme chaque année, les anciens combattants de Cambrai sont allés au monument aux morts du cimetière de la Porte de Paris, honorer ceux qui sont tombés glorieusement, pour leur pays.

A l'entrée du cimetière Saint-Sépulcre, vers 11 h. 30, les anciens combattants s'étaient rassemblés ; puis précédés du drapeau que suivaient MM. Lécollier, vice-président ; Rose, adjoint au maire ; Hel, trésorier ; Tison ; O. Decupère, conseiller municipal ; le lieutenant-colonel Vieils, ils se rendirent au pied du monument élevé au souvenir de nos morts.

A la demande de M. Lécollier, une minute de silence fut observée, puis, après y avoir déposé des gerbes, ils allèrent fleurir les sépultures des soldats britanniques situées dans la même nécropole.

En outre, la Municipalité cambrésienne, fidèle à la tradition, fit déposer des fleurs aux monuments de la Victoire, des Régiments de Cambrai, de la Place Thiers, du Souvenir Français, du Cimetière Saint-Géry et au Cimetière anglais de la route de Solesmes.

A AVESNES

La grande foule des parents et amis de ceux qui dorment leur éternel sommeil s'est rendue hier dans le cimetière d'Avesnes.

Le cortège n'a cessé de défiler tout le jour et même la nuit venue, la coutume voulant à Avesnes et dans les localités des environs que soient allumés, le soir venu, d'innombrables bougies autour des tombes.

Les fleurs abondaient sur la majorité des tombes. Parfois, c'était une humble offrande de fleurs, parfois une plantureuse, mais partout, c'était le même désir de rendre l'hommage annuel aux morts.

Vers 16 h., le clergé s'est rendu dans la nécropole et des prières ont été dites autour du calvaire illuminé par une quantité de cierges et de bougies allumés par l'assistance en mémoire de ceux qui ne sont plus.

Dans le carré militaire, un beau chrysanthème fleurissait la croix centrale, hommage d'un parent ou d'un ami d'un de nos soldats, sans doute, et qui avait voulu qu'en cet ornement floral s'adressât à tous, Français et Anglais disparus ensemble dans la même grande tourmente.

A DUNKERQUE

Un temps exceptionnel a favorisé à Dunkerque, la pieuse visite aux disparus et l'animation aux abords du cimetière fut intense.

Place Jean-Bart et aux portes de la nécropole, les étalages de chrysanthèmes complétaient la note bien caractéristique de cette journée de Toussaint.

A 10 heures, eut lieu au cimetière, pavoisé aux couleurs des nations alliées, la cérémonie de la commémoration des morts pour la France.

Les élèves des écoles, accompagnés de leurs maîtres et maîtresses, et de nombreuses personnalités parmi lesquelles on notait MM. Charles VALENTIN, député-maire, et MM. les adjoints et conseillers municipaux ; le général Fossard, gouverneur de la place de Dunkerque ; capitaine de vaisseau Donval, commandant la marine à Dunkerque ; de nombreux officiers des armées de terre et de mer ; Cojan, administrateur en chef de l'inscription maritime ; Verscneure, secrétaire général de la sous-préfecture ; Dereumaux, président du tribunal civil ; De Keirel, président du Tribunal de Commerce ; Collet, président de la Chambre de Commerce ; Blanchet, procureur de la République ; Vanrast, Trystram, conseillers d'arrondissement ; Saurron, commissaire spécial, François, commissaire central ; Dewulf, consul de Belgique ; Stoot, vice-consul de France-Bretagne, etc., etc., se rassemblèrent dans l'allée principale, tandis qu'un piquet du 110e R.I. et un autre du bataillon de côte se tenaient au garde à vous.

Puis le cortège s'achemina entre les tombes où reposent les victimes de la guerre et des fleurs furent déposées.

A ARRAS

La journée de la Toussaint s'est déroulée sous un ciel clair d'un bleu ouaté et par un temps automnal vraiment idéal.

Dès le matin, la foule des visiteurs se rendit au cimetière communal, qui s'était transformé, en quelques jours, en un magnifique parterre de fleurs blanches d'où émergeaient les monuments funéraires fraîchement nettoyés.

On vit arriver bientôt les délégations des nombreuses sociétés arrageoises qui, chaque année, font un pèlerinage sur la tombe de leurs membres disparus : Souvenir Français, Médailles militaires, sapeurs-pompiers, Gymnastique, Cercle républicain, Union Amicale des Anciens Combattants, Union Nationale des Anciens Combattants, officiers et sous-officiers de réserve républicains, etc...

La municipalité fit également sa visite aux morts et M. D. Delansorne, maire, alla s'incliner au cimetière militaire français.

Toute la journée, ce ne fut qu'un défilé continuel de parents endeuillés et d'amis qui n'oublient pas, vers la nécropole communale.

Les populations artésiennes conservent le souvenir profond des morts. Dans tous les cimetières des communes voisines, tout un peuple recueilli a séjourné des heures devant les tombes de ceux qui ne sont plus.

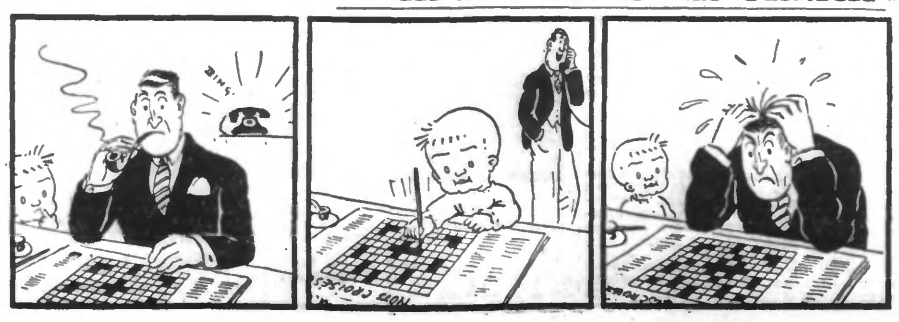
A BÉTHUNE

La fête de la Toussaint fut célébrée, comme de coutume, avec beaucoup de ferveur.

Depuis le matin jusqu'à la tombée de la nuit, ce ne fut qu'un pèlerinage dans les diverses nécropoles de la ville, où chacun est allé fleurir les tombes des chers disparus.

Le temps qui s'était un peu amélioré avait en effet permis à une foule considérable de parents ou d'amis d'aller s'incliner devant le tertre de ceux qui sont à jamais disparus.

Les monuments aux morts pour la patrie et du 73e ne furent pas oubliés.

De nombreuses gerbes furent en effet déposées sur le socle en hommage à la mémoire des héros.

LES AVENTURES DE « KID L'ESPIÈGLE »